

« Petit, n'écoute
pas les grands parler¹ »

En remontant loin l'arbre généalogique des Sardou, dont le nom renvoie à « sarde » ou « originaire de Sardaigne », on trouve trace vers la fin du Moyen Âge d'un laboureur prénommé Jacques, parti avec femme et enfants de sa province d'Imperia, au nord-ouest de l'Italie, pour s'établir à Marseille. Lors, pendant des siècles, sa descendance naîtra dans le sud-est de la France, de la Provence à la Côte d'Azur.

J'ai dans le cœur, quelque part,

De la mélancolie,

Mélange de sang barbare

Et de vin d'Italie...

(*JE VIENS DU SUD*, 1981)

Ainsi, Baptistin-Hippolyte voit le jour le 25 novembre 1838, sur la butte des Carmes, à Marseille. Fils de Jean Sardou, boulanger, et de Geneviève Roume, tailleuse, rien ne prédispose l'arrière-grand-père de Michel à une carrière artistique. Charpentier de marine établi à Toulon, puis maître menuisier, il s'unit à Thérèse-Joséphine Moretti, une couturière italienne, qui lui donne deux fils : Joseph et Valentin.

Chargé du montage des décors de théâtre, notre homme se prend de passion pour le jeu d'acteur et commence à se produire à temps perdu dans des numéros de mime.

— Son emploi consistait pour l'essentiel à recevoir des coups de bâton sur la tête, souligne son arrière-petit-fils².

Sa passion l'emporte sur la raison et il décide de se vouer entièrement à son art. Devenu artiste itinérant, il entraîne bientôt son fils Valentin, né en 1868, dans son sillage.

Car chez les Sardou de Toulon – ne pas confondre avec ceux du Cannet, la lignée dont est issu l'académicien Victorien Sardou –, la tradition du spectacle va désormais se transmettre de génération en génération.

Valentin Sardou se découvre une voix de ténor et persiste dans la voie artistique tracée par son père. Il gagne ses galons d'artiste professionnel à l'âge de trente-sept ans, en qualité de « comique excentrique », sur la mythique scène de l'Alcazar de Marseille. Fort de cette consécration, il tente l'aventure parisienne, à l'invite d'un cousin éloigné, le chanteur fantaisiste Félix Mayol qui a fait fortune grâce à sa célèbre coiffure – le « toupet à la Mayol » – et quelques succès immortels tels que *La Paimpolaise*, *À la cabane Bambou*, *Viens Poupoule !* ou *Les Mains de femmes*. Mayol vient d'acheter le Concert parisien, menacé de faillite, auquel il donne son nom, et recrute des artistes débutants pour compléter un programme dont il est la tête d'affiche. Le 8 septembre 1910, Valentin Sardou inaugure ainsi les planches du Concert Mayol, aux côtés de Raimu et Tramel, tous trois désignés « comiques à l'huile » par les Parigots. Il y impose une chanteuse gommeuse nommée Joséphine Plantin, native d'Avignon et enceinte jusqu'aux yeux. Son emploi, sur cette scène : elle joue le rôle d'une huître et sort de sa coquille dans un vêtement couleur chair. Pour ne pas faire mystère de l'identité du père de son futur enfant, elle se fait appeler « Sardounette ». Un soir, l'huître

rondouillette se plaint de douleurs inhabituelles et manque d'accoucher dans sa coquille. Catastrophe !

Le petit Fernand voit finalement le jour dans la salle des pas perdus, en gare d'Avignon, dix jours après l'inauguration du fameux caf' conc' de la rue de l'Échiquier. Pourquoi là plutôt qu'à Paris ? Eh bien, parce qu'il fallait impérativement que cet enfant naisse dans le Midi, à Toulon de préférence, mais le « petit » n'a pas eu la patience !

Valentin, d'ailleurs, ne goûte guère la vie parisienne et regagne très vite ses pénates, où il poursuit sa carrière de comique troupier de manière itinérante, tandis que Fernand est laissé à la garde de sa grand-mère maternelle. Valentin chante les succès de Polin, *La Caissière du Grand Café*, *L'Ami bidasse*, *La Petite Tonkinoise*. Lui aussi a un surnom, on lui dit : « l'Ouncle » (« l'Oncle », en patois méridional).

— Grand-père a été effectivement l'oncle de dix millions de Français, confirme Michel Sardou, tandis que mon vrai oncle, le musicien Georges Seller, collaborait avec Vincent Scotto et que son fils, également musicien, Bob Seller, allait épouser Georgette Lemaire. Et c'est l'Oncle qui avait mis le pied à l'étrier du fameux Ouvrard³.

La tradition artistique est bel et bien de rigueur dans la famille ! Quoique Valentin n'aura de cesse de dissuader son fils de suivre la voie du spectacle.

— Il y a assez de saltimbanques dans la famille, décrète-t-il. Toi, tu ne feras pas le couillon sur les planches. Tu seras fonctionnaire⁴ !

Il faut dire qu'au mitan des années 1920, sa carrière est sur le déclin. Il part s'installer à Taza, au Maroc, comme tenancier d'un beuglant où chante Line Marsa, la mère de la future Édith Piaf. Sardounette l'accompagne. Fernand les y rejoint bientôt et nourrit sa fibre artistique tout en tenant le comptoir. Le jeune garçon effectue son service militaire à Casablanca, avant d'être

enrôlé comme chanteur fantaisiste dans les tournées Turcy-Garnier. Valentin finit par encourager les velléités artistiques de son fils et lui donne pour seule recommandation :

— Surtout ne change pas de nom parce qu'autrement comment saurait-on que je suis ton père ?

Valentin Sardou meurt en 1933 à Casablanca, bientôt rejoint par son épouse. Fernand a vingt-trois ans. Il regagne Paris, où il foule les planches de quelques caboulots. Au Batifol, boulevard Saint-Martin, il sympathise bientôt avec une jeune môme dont la voix lui rappelle celle de la chanteuse du cabaret de son père, à Taza. Une voix déchirante. À vous tirer les larmes. Elle se cherche alors un nom de scène et hésite entre Denise Jay, Huguette Hélia, Tania ou Miss Édith. Devenue Piaf, elle lui offre la scène de l'Alhambra du 16 au 29 novembre 1945, en première partie d'un programme dont elle est la vedette. La chanson *Aujourd'hui peut-être*, créée à ce moment-là après avoir été écrite pour Fernandel, fera la notoriété du « joyeux galéjeur marseillais » (ainsi que le désigne la presse). Plus tard, il la chantera en duo avec son fils qui, lui-même, la reprendra souvent sur scène, avec chaque fois une égale émotion.

— À chaque fois, ça me remue à l'intérieur. J'ai ce souvenir de moi, enfant, en train de voir chanter mon père, assis sur un tabouret, en train de faire rire les gens avec cette chanson provençale⁵.

*Devant ma maison y a un pin terrible
Dont la grosse branche pourrait bien tomber
Pour mon pauvre toit quelle belle cible !
Cette branche-là je vais la couper...
Aujourd'hui peut-être ou alors demain
Ce sacré soleil me donne la flemme...*

Entre-temps, Fernand Sardou est tombé sous le charme de Jacqueline, dont la mère, Andrée Labbé, s'exhibe le soir comme danseuse légère au concert Mayol et au Moulin-Rouge dans la troupe des « Petites Femmes de Paris » sous le pseudonyme de Bagatelle, un nom qui sied parfaitement à une femme à l'indépendance farouche, qualité appréciée par son petit-fils :

— J'aime les existences désordonnées. [...] Elle aimait les hommes, mais refusait de s'en attacher un ; et par-dessus tout, elle ne voulait pas d'enfants ! Un soir, lassée de refuser, elle a couché avec le seul qu'elle n'aimait pas et il lui a fait Jackie. Elle l'a viré de sa vie avec fracas et s'est mise à ingurgiter deux litres de vinaigre par jour en espérant que ça ferait « passer » maman. Pour ceux qui ont connu ma mère, le vinaigre était loin d'être suffisant. Nous n'avons jamais su d'où sortait mon grand-père. Le seul commentaire fut : « Un sale con »... rideau⁶ !

Oscar Dufrenne, administrateur du Concert Mayol, loge Bagatelle et sa fille dans une mansarde au sixième étage de son théâtre. Aux yeux de Jacqueline, dite « Jackie », les frasques de celle qui l'a mise au monde par accident ne sont pas sujets de rigolade ! À seize ans, après avoir fondé son éducation entre les coulisses des cabarets et l'école des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, elle décide toutefois de suivre les traces de son excentrique mère en remplaçant au débotté une danseuse défaillante dans la comédie provençale *En plein pastis* ; elle se rebaptise alors Jackie Rollin, du nom de son « parrain » de métier.

Là, elle rencontre Fernand Sardou. Ils se plaisent, mais un trop grand écart d'âge fait dans un premier temps obstacle à la possibilité d'une liaison durable. Les années passent. Ils se revoient à deux reprises, en 1939 à Genève, puis à Paris après la guerre, et finissent par se marier le 7 juillet 1945, à

la mairie du XVIII^e arrondissement. Jackie Rollin ne danse plus, elle a pris de l'embonpoint et joue désormais les rigoletes à l'affiche du Liberty's, un cabaret de la place Blanche, où elle fait engager son mari.

Le 26 janvier 1947, à 14 heures, Jackie met au monde Michel, son fils unique, son « minou » adoré, dans une clinique de la rue Caulaincourt.

Natif de Paris, Michel Sardou n'en est pas moins attaché à ses origines méridionales :

— Mes plus lointains souvenirs d'enfance parlent de galas, de films, de revues, de tours de chant et ont l'accent du Midi⁷.

Souvent, pour se donner bonne conscience et excuser ses écarts mensongers, il lui arrivera de dire que ce travers est somme toute naturel : non, il n'est pas menteur, mais provençal !

*À la maison j'ai vécu tant de choses
Qui ont peint mon enfance moitié gris moitié rose
J'imitais mes parents mes idoles
Jouant avec l'accent des héros de Pagnol...
(J'AI CHANTÉ, 1972)*

À l'instar de Pagnol qui situe volontiers le Nord juste au-dessus d'Avignon, Fernand ne prétend-il pas, comme dit la chanson, que le centre du monde, c'est la cité des papes, qui fut jadis la capitale de l'Occident médiéval ?

*Fernand me disait,
Quand j'étais tout petit,
Que le centre du monde,
C'est un pont démoli...
Que c'est une vieille ville
Aux remparts un peu gris*

Petit, n'écoute pas les grands parler

*Et où chaque fontaine
Sèche un chagrin depuis...*
(*LE CENTRE DU MONDE*, 1968)

Méridional par son père, Michel Sardou n'en est pas moins parisien par sa mère.

— L'odeur du pavé m'enivre comme celle de la garrigue. Quand je quitte le Midi pour Paris ou Paris pour le Midi, j'ai chaque fois, et aussi totalement, l'impression de rentrer enfin chez moi⁸.

Quinze jours à peine après la naissance de son enfant, Jackie Rollin joue à Bobino *On a volé une étoile*, une pièce écrite par Géo Koger, le père de la parolière Vline Buggy, et Jean Valmy sur une idée de Fernand Sardou. Elle a pour partenaire Georges Ulmer, dont l'épouse Betty vient aussi de mettre un enfant au monde. Ainsi, le petit Erik Ulmer et Michel Sardou, nés à deux jours d'intervalle, vont partager leurs jeux d'enfance. (Erik Ulmer deviendra par la suite médecin otologiste, spécialisé dans la compréhension et l'étude du vertige. Installé à Cannes, il y mourra en octobre 2011.)

En 1948, par l'entremise de l'ami Fernandel qui l'impose au réalisateur Jacques Daniel-Norman, le couple Sardou tourne ensemble son premier film, *Si ça peut vous faire plaisir*. L'année suivante, Fernand a sa part de succès dans l'opérette *Méditerranée*, dont Tino Rossi est la tête d'affiche, puis il rallie en 1952 la joyeuse bande de Marcel Pagnol et incarne Philoxène, le truculent maire des Bastides-Blanches, dans *Manon des sources*.

Le reste du temps, Jackie et Fernand s'illustrent dans diverses revues et opérettes, l'hiver à Paris, l'été en tournée à travers la France. Entre 1953 et 1957, tandis qu'ils exercent

leur métier de saltimbanque par monts et par vaux, Michel est confié aux bons soins de Marie-Jeanne Rousselet.

Une petite femme de rien du tout

Qui m'appelait « son cœur »

Et portait mon bonheur

Autour du cou...

(*MARIE MA BELLE*, 1994)

Elle est à la fois couturière pour le couple Sardou et concierge de leur immeuble parisien, au 12 de la rue Fontaine, à quelques enjambées de la rue Blanche où vit Bagatelle, la grand-mère maternelle, chez qui le petit Michel déjeune tous les dimanches. À leur service pendant vingt-cinq ans, elle est pour ainsi dire intégrée à la famille. Puis, au début de 1953, la brave Marie-Jeanne prend sa retraite et s'en va couler paisiblement ses vieux jours dans sa province d'origine. À Kœur-la-Petite, dans la Meuse.

— Autant dire nulle part. Juste un train, une fois par semaine, qui ne s'arrêtait pas toujours⁹.

Habitant tout près de la voie ferrée, Marie-Jeanne Rousselet s'occupe en remplaçant de temps en temps le garde-barrière.

Jusqu'à l'âge de huit ans, à la demande de Jackie et Fernand, c'est dans ce coin de campagne que Michel Sardou va faire son éducation.

— J'ai connu l'école, la blouse, les premières découvertes, les premières amours, les premiers rêves, comme tout le monde¹⁰.

— Il pensait à tout, sauf au travail, témoignera cependant Marie-Jeanne. Il allait à l'école pour me faire plaisir. Un gosse qui avait du cœur¹¹.

Mais Michel ne garde pas de bons souvenirs de l'école primaire. Dans la cour de récréation, il ne sera jamais aux

yeux des autres que le « Parigot tête de veau ». Alors, il se complaît à des jeux solitaires et s'accroche à ses rêves.

— Michel était sage comme une image, dira plus tard sa chère nounou avec un brin de nostalgie. Il rêvait toutes les nuits aux plus invraisemblables batailles du Far-West¹².

À Kœur-la-Petite, notre petit Parisien découvre aussi les joies et les corvées de la vie paysanne.

— J'ai su très vite décapiter les volailles, vider les cochons et écorcher les lapins. J'avais un élevage de grenouilles dans ma chambre et déjà la passion du fromage de chèvre. Spécialement celui que faisait sécher Marie dans des bas nylon avec couture à l'arrière. Je n'en ai plus mangé de si bons¹³.

Plus tard, Marie-Jeanne viendra à Paris pour voir chanter son Michel. Ce sera en 1977, au Palais des congrès. Puis, il lui dédiera *Marie, ma belle* en 1994.

*Marie, je me souviens de tout
Quand tu séchais mes pleurs,
Quand tu calmais mon cœur
Sur tes genoux...*

L'été venu, il arrive à Michel d'accompagner ses parents en tournée.

— Je faisais partie des bagages. Les théâtres délabrés, les rideaux de velours rouge usés à force d'avoir servi, les décors minables, les trois coups frappés par le régisseur, qui hantent jusqu'au sommeil des acteurs en transhumance perpétuelle, voilà de quoi remplir toute une imagination. Et toute une vie¹⁴.

Premier souvenir mémorable : Michel a cinq ans ; un dimanche, sa mère l'emmène au théâtre de l'Européen, place Clichy, où elle joue dans l'opérette *Baratin*, aux côtés de Roger Nicolas, chansonnier et humoriste de l'époque¹⁵ ;

celui-ci, au moment des rappels, attrape le petit garçon par la main en coulisse et l'attire en avant-scène, face au public.

— Je me demande si cela n'a pas été le déclic¹⁶.

Les ovations le grisent, mais ce métier d'acteur le déconcerte. Exemple : cette autre image marquante, avec toujours pour décor une salle de théâtre, celle du Châtelet, où se joue *L'Auberge du Cheval-Blanc* ; sur scène, Fernand, déguisé en ours, reçoit des coups de bâton et le public s'esclaffe. Le petit Michel, lui, ne rit pas. Ce spectacle l'attriste. Comment son père, lui qui symbolise l'autorité, force l'admiration, tient lieu de modèle, comment peut-il se ridiculiser devant tous ces gens ?

— Mais tu sais, fiston, lui révèle Fernand une fois dans sa loge, Molière aussi prenait des coups de bâton ! Et Molière, c'était pas n'importe qui !

Michel Sardou a huit ans quand, pendant l'été 1955, il apparaît comme figurant dans *Quatre Jours à Paris*, une opérette filmée par André Berthomieu. Une expérience renouvelée deux ans plus tard dans *Le Chômeur de Clochemerle*, de Jean Boyer, où Jackie joue un petit rôle : on voit le petit Michel descendre d'un manège et passer devant Fernandel, la vedette du film.

— La scène terminée, en tête des figurants, j'ai couru chez le régisseur encaisser mon cachet : deux mille centimes¹⁷.

Le figurant

Celui qui rêve d'une réplique

Comme d'autres rêvent de l'Amérique

Celui qui gèle pendant des heures

En attendant qu'on dise moteur...

C'est moi...

(*LE FIGURANT*, 2017)

Enfant, Michel Sardou n'envisage pas pour autant son avenir sur une scène de théâtre ou de music-hall. Encore moins sur des plateaux de cinéma où l'on ne fait qu'attendre dans les courants d'air. Vers huit ans, il rêve d'être pompier ou chirurgien. Après la lecture de *La Citadelle* de Cronin, il se voit médecin de campagne.

*Il écoute des heures durant
Battre le cœur de ses patients
C'est un médecin de campagne...*
(MÉDECIN DE CAMPAGNE, 2017)

Mais ses ambitions lui paraissent très vite irréalisables. En attestent les appréciations des professeurs sur les livrets scolaires : Michel n'a pas la bosse des études. Et l'hérédité des saltimbanques va bientôt rattraper le jeune garçon rêveur et indiscipliné.

Cependant, Jackie et Fernand souhaitent que leur fils suive sa scolarité jusqu'au bachot ! Inscrit en pension au Mont-Louis, à Montmorency, Michel y séjourne peu de temps. Il intègre ensuite l'école primaire de la rue de Bruxelles, adjacente de la rue Pierre-Haret où ses vagabonds de parents ont alors choisi de se poser, après une période bucolique de cinq ans du côté de Montesson, dans les futures Yvelines. Mais là non plus, il n'utilisera pas longtemps ses fonds de culotte. Bientôt, la fréquentation d'une bande de garnements ayant établi son Q.G. dans le square Vintimille éveille la vigilance de Jackie et Fernand qui jugent plus raisonnable de placer à nouveau leur fils unique en pension. En quête d'une école apte à lui inculquer de bons principes de vie et des bases culturelles solides, ils optent sur les conseils de leur ami Fred Mella, le soliste des Compagnons de la chanson, pour l'école du

Montcel, à Jouy-en-Josas, dans la vallée de la Bièvre, internat haut de gamme où se côtoient essentiellement les enfants de familles fortunées – l'écrivain et Prix Nobel de littérature Patrick Modiano, qui fréquenta l'établissement d'octobre 1956 à juin 1960 et fut donc le condisciple de Michel Sardou, évoquera une « jeunesse souvent dorée, mais d'un or suspect, de mauvais alliage¹⁸ ». D'où la recommandation glissée par Jackie dans le tuyau de l'oreille de son fiston, le jour de la rentrée des classes, en le quittant :

— Surtout, fais attention ! Tiens-toi bien, travaille bien. Car j'ai l'impression que nous sommes les plus cons de la pension¹⁹ !

Propriété des moines de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés dès le IX^e s., le domaine du Montcel est acheté sous le règne de François I^{er} par la famille Escoubleau de Sourdis, à qui appartient la seigneurie de Jouy-en-Josas. L'hôtel seigneurial et les dépendances se trouvent alors sur un domaine de douze hectares. Acquis en 1795 par le baron Oberkampf, fondateur de la manufacture royale de toiles imprimées de Jouy et maire de la commune, il s'étend bientôt suite à des travaux d'agrandissement sur quatorze hectares et demeure la propriété des Oberkampf et de leur descendance jusqu'en 1923. C'est alors que, vendu aux frères Jeanrenaud, d'origine suisse, le domaine devient un établissement scolaire privé²⁰, dont l'emploi du temps s'inspire du modèle allemand : les élèves ont cours le matin et se consacrent au sport ou aux activités culturelles l'après-midi. Avec en prime un règlement d'une rigidité implacable, ainsi qu'en témoigne Patrick Modiano : « Pendant quatre ans, discipline militaire. Chaque matin, lever des couleurs. Marche au pas. Section, halte. Section garde-à-vous. Le soir, inspection dans les chambres. Brimades de quelques "capitaines" élèves de première, char-

gés de faire respecter la “discipline”. Sonnerie électrique du réveil. Douche, par fournées de trente. Piste Hébert. Repos. Garde-à-vous. Et les heures de jardinage, nous ratissions en rang les feuilles mortes sur les pelouses²¹. »

Le soir seulement, il y a possibilité de laisser vagabonder son imagination dans la douce chaleur du lit.

*En ce temps-là
Je lisais Le Grand Meaulnes
Et après les lumières
Je me faisais plaisir
Je me faisais dormir
Je m'inventais un monde
Rempli de femmes aux cheveux roux
J'ai dit : de femmes, pas de jeunes filles...
(LE SURVEILLANT GÉNÉRAL, 1972)*

« De l'aile gauche du Château, que nous appelions “La Nouvelle Aile” [...], écrit encore Patrick Modiano, un chemin descendait jusqu'à la cour de la Confédération baptisée ainsi par notre directeur en hommage à la Suisse, son pays natal. [...] Elle était entourée, comme la place d'un village, de maisons disparates qui abritaient les salles de classe, les dortoirs ou les chambres que nous partageons à cinq ou six²². »

Sardou se souvient aussi de ces « maisons qui portaient un nom charmant : la Belle Jardinière, le Pavillon vert, le Château, le Chalet, la Rivière et d'autres encore que j'ai oubliés²³ ». Modiano pourrait lui souffler : « le Logis, la Source et son minaret, l'Atelier, la Ravine... » Le romancier mentionne encore la présence au fond de la cour d'une « ancienne écurie surmontée d'un clocheton », dans laquelle avait été aménagée une salle de cinéma et de théâtre. Pendant toute une année, Michel Sardou en est nommé responsable :

il organise les projections de films et les représentations des élèves. Il reconnaît à son professeur de français du Montcel, un nommé Baudat, de lui avoir transmis le goût de la lecture et du théâtre.

Le dramaturge Jean-Michel Ribes, qui comptait parmi les élèves du pensionnat à cette époque²⁴, dévoile dans un livre de souvenirs quelques savoureux aspects du personnage : « M. Baudat [...], jovial et blond, coiffé avec un ventilateur, veste beige, manches trop longues, semelles de crêpe épaisses qui donnaient à sa démarche un léger rebond à chaque pas, avait coutume dès son entrée dans la salle de classe de lancer sa serviette au-dessus de nos têtes, qui retombait à grand bruit sur le bureau. Puis il commençait son cours d'une voix favorisant beaucoup les voyelles en aboyant : "Rabelais se chauffait les couilles avec des châtaignes qu'il faisait griller dans sa cheminée !" Inutile de préciser qu'il était celui à qui nous portions le plus d'attention²⁵. »

Puis, c'est par le biais de la compagnie des Tréteaux de France que la passion de Michel Sardou va s'affermir. Cette institution à vocation nomade, fondée à l'orée des années 1960 par Jean Danet, avec le concours du comédien Jean Davy, se définit comme l'un des symboles de la rencontre du théâtre avec tous les publics ; elle a ainsi pour mission de servir l'art dramatique de manière vivante et généreuse, en éveillant particulièrement l'intérêt des jeunes gens dans les écoles. Le jeune Sardou y est sensible et garde un souvenir marquant de la venue de la troupe à Jouy-en-Josas, où d'ordinaire il ne se passait pas grand-chose de palpitant, en particulier de deux représentations données dans la cour de l'Ermitage.

— En matinée ils donnaient Molière, en soirée Pirandello. J'assistai aux deux représentations. Celle de *À chacun sa vérité* fut décisive²⁶.

À tel point que son admiration pour ces comédiens itinérants aura raison de ses velléités médicales. S'il doit soigner les gens, ce sera en les faisant rêver ou rire !

L'élève Sardou s'applique sans trop forcer à passer d'une année à l'autre sans redoubler. Ainsi obtient-il à seize ans la première partie du baccalauréat. Mais ses efforts n'iront guère plus loin. Jean-Michel Ribes décrit son ancien camarade comme un garçon « à fort tempérament, disons même au caractère rebelle, [...] mauvais élève comme nous tous, mais bon copain [...], qui avait coutume de faire le mur la nuit ». Il se souvient surtout d'une empoignade entre le jeune insoumis et le fameux surveillant général des classes secondaires, du nom de Kirshtester, qui inspirera une chanson à succès, « Alsacien à l'autorité ferme et tranquille », qui « faisait respecter la discipline de surface, celle des profondeurs lui échappant » : « À la suite d'une altercation particulièrement vive, ils en étaient venus aux mains, et pour le dire vite, le surveillant général s'était fait casser la gueule par cet élève irascible, renvoyé aussitôt, qui se nommait Michel Sardou²⁷. »

Le futur chanteur a une autre version de son départ du pensionnat de Jouy-en-Josas. Au premier trimestre de son année de terminale, il raconte avoir conçu un projet d'évasion avec le garçon qui partageait sa chambre, un nommé Michel Isambert. Ras-le-bol des règles de vie drastiques du pensionnat ! L'idée : monter une boîte de strip-tease à Rio de Janeiro !

— J'avais vu *L'Homme de Rio* avec mon pote. On avait été émerveillés. On s'était dit : « Voilà un pays où tout est possible, où tout reste à faire. » On y croyait. À tel point qu'on s'est sauvés du collège trois jours avant pour bien préparer notre expédition. On est allé rôder à Pigalle pour voir comment ça se passait. Comme on est con quand on est môme²⁸ !

Pour financer le voyage, les deux lascars puisent dans le coffre personnel du père de Michel Isambert, en prenant soin

de laisser sur son bureau un mot d'excuse, avec la promesse de lui rembourser rubis sur l'ongle une fois fortune faite ! Et les voilà à l'aéroport d'Orly, au comptoir d'Air France. Mais Rio attendra ! Car, entre-temps, M. Paul Jeanrenaud, directeur de l'internat, a donné l'alerte, et la police des frontières vient cueillir les fugueurs afin de les reconduire auprès de leurs parents. Au lieu de se fâcher tout rouge, Fernand laisse son fils lui expliquer les raisons de son incartade, son besoin de respirer hors des murs du pensionnat, l'impossibilité pour lui d'obéir davantage à une autorité pesante, l'inutilité d'obtenir son bachot, puisque tout bien réfléchi il entend suivre le chemin tracé par la dynastie Sardou.

— D'accord, mais alors il faut que tu en vives ! Dorénavant, tu ne rentres plus à la maison sauf si tu es malade !

Telle est, en substance, la réponse de Fernand.

Dans un premier temps, Michel s'inscrit à des cours d'art dramatique et trouve pour les financer un emploi de serveur au Canard qui fume, à Joinville-le-Pont (Val-de-Marne), avant d'animer les soirées Chez Patachou, rue du Mont-Cenis, à Montmartre. Bientôt, motivé par la volonté de son fils, Fernand l'embauche dans son propre cabaret.

Depuis le 7 septembre 1960, en association avec son ami marseillais Charlot Lombardo, le « roi des coquillages », Fernand a ouvert l'enseigne Chez Fernand Sardou au 93 de la rue Lepic, en lieu et place du cabaret Belzébuth. Michel y fait donc ses débuts, comme garçon de salle et chanteur.

— Il avait une formule qu'a reprise après Jean-Marie Rivière à l'Alcazar : il faisait chanter les garçons. Ceux qui vous servaient à table en dîner-spectacle étaient aussi des artistes²⁹.

Une fois les desserts sur table et le tablier retiré, le show peut commencer. Au répertoire, des sketches et parodies de succès du moment, de Piaf, Aznavour, des Compagnons de

la chanson, ou encore le circonstanciel *Pour moi la vie va commencer* de l'idole Johnny Hallyday, rencontrée pendant l'été 1963 aux Saintes-Maries-de-la-Mer sur le tournage du film *D'où viens-tu Johnny ?* Michel Sardou a souvent raconté l'anecdote : sur le tournage du film, un western camarguais, son père qui joue le rôle d'un shérif porté sur la bouteille le conduit jusqu'à la caravane qui sert de loge à Johnny. Là, impressionné par ce chanteur dont la jeunesse a fait le porte-drapeau de son affirmation identitaire, il bredouille un texte de sa composition qui s'intitule *Dernier Métro*.

— Lui, ce qui l'intéressait, c'était entendre de la musique. Lire un texte, c'était pas son truc. Il voulait entendre du rock and roll³⁰.

Johnny le remercie en lui offrant sa chemise de cow-boy à franges bleues. Il gardera le souvenir amusé d'un adolescent en culottes courtes, associées à des chaussettes montantes ! Une amitié naîtra entre les deux hommes au début des années 1970, quand Michel Sardou sera devenu vedette.

— J'ai oublié la chanson de mes débuts mais pas les larmes de mon père, lorsque, après la dernière mesure, les noctambules blasés de Chez Sardou ont posé leur verre pour m'applaudir³¹.

Plus tard, il y aura les premiers pas sur une vraie scène, Bobino.

— Je ne le voyais pas, je ne savais pas à quel rang il se cachait, mais je savais qu'il était là. Et la présence de celui qui m'a tout appris sans m'avoir jamais rien enseigné m'a été, ce soir-là, d'une immense douceur, d'un irremplaçable réconfort³².

*Il était là dans ce fauteuil
Mon spectateur du premier jour*

*Comme un père débordant d'orgueil
Pour celui qui prenait son tour...
(IL ÉTAIT LÀ, 1982)*

Puis viendra l'Olympia en vedette. Et cette réflexion amusante du père au fils :

— T'as besoin de tout ce matériel, toi, pour chanter ?

Et à propos de sa présence en scène :

— Que tu fasses la gueule quand tu chantes, d'accord, mais au moins, entre les chansons, montre-leur que tu es content, souris !

Fernand Sardou meurt le 31 janvier 1976, terrassé à soixante-cinq ans par une embolie, dans les coulisses du Théâtre national de Toulon où il répète *L'Auberge du Cheval-Blanc*.

— Je faisais un poker avec Johnny chez des amis quand on m'a téléphoné la nouvelle. Devant mes amis j'ai joué les durs, mais seul dans ma voiture j'ai pleuré comme un bébé. Plus tard, devant son corps reposé, son visage serein, j'ai eu la conviction profonde qu'il existait autre chose après la mort, que la vie ne s'arrêtait pas là³³.

*... cette impression folle
Que ses dernières paroles
N'étaient pas les dernières...
(1965, 1985)*

Le soir même, Michel Sardou chante dans le théâtre où son père est mort.

— Parce que c'est normal, dit-il. Rien ne doit s'arrêter³⁴.

Et parce que son père l'aurait voulu ainsi.

De ce père, trop peu connu, Sardou garde le souvenir d'un homme éthéré :